

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 57 (1965)
Heft: 1

Artikel: De Dan à Eliath
Autor: Pierce, Harry
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-385350>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De Dan à Eliath

Par *Harry Pierce*

Depuis des années, mon ami Aron Becker, secrétaire général de l'Histadrout, une des plus grandes puissances syndicales, qui construit un monde nouveau en Israël, m'invite chaleureusement à me pencher sur le berceau de notre civilisation. Je n'ai pourtant pas encore trouvé le moyen d'aller voir à l'œuvre les admirables pionniers qui continuent à donner au tiers monde en voie de développement l'exemple unique d'une réussite inouïe. La vie exaltante de secrétaire de syndicat impose le choix entre la présence nécessaire et celle qui l'est moins. Or, il est évident que les constructeurs de l'Israël moderne suffisent à leurs tâches et à leur devoir. C'est à ceux qui luttent dans des conditions plus difficiles encore qu'il faut bien accorder la préférence de passages solidaires et fraternels. Cette nécessité du choix, que les obligations nationales imposent davantage encore, ne réduit en rien la sympathie et l'admiration que l'on éprouve pour l'œuvre de titan qui s'accomplit jour après jour dans ce foyer de culture ancestrale. Cette sympathie et cette admiration sont d'ailleurs assez générales dans notre pays, où le peuple sait apprécier l'idéal et la force créatrice de l'homme. C'est pourquoi nous reproduisons intégralement ces notes de voyage d'Harry Pierce, ancien outilleur et teinturier à San Francisco, devenu membre du kibboutz Michmar Haemek, qui relie le passé au présent et évoquent constamment les réussites spectaculaires de l'Israël moderne.

J. M.

Il fut un temps où je voyageais régulièrement de Philadelphie à New York, où j'étais rendu après deux heures et demie en voiture. Pour cela, je devais traverser du nord au sud l'Etat de New Jersey, de Camden à Jersey City. Cela me revient à l'esprit lorsque je pense à l'expression « de Dan à Eliath », qui représente la longueur d'Israël du nord au sud et à peu près la même distance. Israël n'est pas plus étendu que l'Etat de New Jersey, et cependant, après quatorze mois de résidence, c'était encore un pays entièrement inexploré pour moi, quoique le kibboutz m'ait alloué, il y a un an, suffisamment d'argent pour me permettre de faire un long voyage et que mon temps n'ait pas été limité. La vérité est... que je n'ai pas vraiment l'âme d'un touriste. Mais dire que l'on ne tient pas à visiter Israël, c'est commettre un pur blasphème. Il était devenu embarrassant de répondre à des questions telles que: « Etes-vous allé à Eliath? » ou « Vous n'avez pas encore vu le Néguev? » ou bien « Vous devez vraiment visiter le Houleh » et aussi « Comment! vous n'êtes pas allé à Jérusalem! » tout comme si je me trouvais à un festin et que je refusais systématiquement ce que l'on m'offrait. Aussi, lorsque ma femme et notre professeur d'hébreu mûrirent le projet d'un voyage d'une semaine dans une voiture louée, je manifestai un vif plaisir, tout en gémissant intérieurement à la pensée des moustiques de Galilée et du soleil du Néguev.

Ce voyage était destiné à être une véritable expédition: sacs de couchage, réchauds, gamelles, provisions pour une semaine, couvertures, appareil photographique, transistor, rien n'y manquait, pas même le fusil caché quelque part dans la voiture par notre conducteur (le mari de notre professeur). Bref, tout le fourbi.

L'aube du dimanche matin me surprit juché devant la porte sur une pile de bagages, plongé dans la lecture d'un ouvrage illustré sur les serpents dans le monde (je fais allusion aux serpents venimeux). Vu notre intention de dormir à la belle étoile, le livre n'était guère réconfortant, et mes appréhensions ne furent en rien diminuées à la vue de la Chevrolet 1946, vieux tacot délabré, dans lequel nous étions censés passer la plus grande partie de notre temps les six jours suivants. Il nous fallut pas mal de temps et force ingéniosité pour y entasser nos bagages. Lorsque finalement nous démarrâmes, je me trouvais avec une trousse de toilette entre les pieds, une valise sur les genoux, un tas d'objets derrière la tête, et je partageais la banquette arrière avec la jeune nièce de notre professeur et un *haver* d'un autre kibboutz. Comme nous roulions en direction de Meguido, à destination d'Eilath, j'adressai une prière silencieuse à tous les dieux susceptibles de me prêter une oreille complaisante.

Vous l'avez déjà deviné: ma prière a dû être exaucée. La seule victime de tout le voyage fut l'idée préconçue que je m'en était fait. Rien ne se passa selon mes prévisions. Peut-être était-ce dû à notre manière de voyager: rien n'était strictement fixé à l'avance; nous pouvions modifier nos projets selon notre humeur, nous arrêter ou repartir selon notre bon vouloir, nous délasser où et quand nous en avions envie. Ou peut-être était-ce dû à nos compagnons, tous deux Israéliens fervents qui possédaient une connaissance intime de leur pays et de leur peuple.

En fait de distance, nous parcourûmes près de 2500 km et, à travers le temps, nous remontâmes jusqu'à l'aube de la civilisation humaine, tout cela en l'espace de six jours. Entre-temps, nous nous prîmes d'affection pour notre vieille Chevrolet, que rien ne semblait effrayer, ni la descente rocailleuse au fond d'un cratère du Néguev, ni les montées abruptes du Mont-Tabor ou du Méron, ni tout simplement les petites routes secondaires des collines de Galilée où elle se traînait paresseusement. Le moteur avait tendance à chauffer, et tous les matins nous devions user de persuasion pour qu'elle accepte de démarrer, mais ces petits inconvénients, tout comme le shimmy des roues avant, n'étaient que les effets de l'âge et non du tempérament, qui, lui, n'était que docilité parfaite. Un peu de graisse dans les joints qui grinçaient, un peu d'eau, le plein d'essence, et là voilà partie ronronnant comme une chatte repue. Les longues heures passées dans la voiture et le fait que nous dépendions de son fonctionnement firent de notre vieille guimbarde le cinquième membre du groupe et nous employions souvent à son égard des termes affec-

tueux. Je me souviens d'un jour de chaleur torride dans le Néguev où nous roulions avec difficulté dans la poussière rouge de la route, afin de prendre quelques photographies de formations rocheuses dans le cratère artificiel des mines du roi Salomon, à quelques kilomètres au nord d'Eilath. Le moteur se mit aussitôt à chauffer. Le conducteur appuya sur le champignon, ce qui à mon avis, ne pouvait que le faire chauffer davantage. Mais lorsqu'il relâcha l'accélérateur, tout rentra dans l'ordre. Le conducteur m'adressa un sourire et caressa le volant avec affection. « Elle avait un peu trop chaud et voulait souffler un peu. Mais elle est bien brave! Allez prendre vos photos maintenant. » Et « brave », elle le fut tout le long du voyage.

J'avais toujours cru jusqu'alors que les mines du roi Salomon étaient en Afrique (effets pernicious du cinéma!) et que Salomon devait son immortalité à ses cantiques, à ses mille femmes et à sa suggestion de partager un bébé entre deux mères. Debout sur une montagne de scories jadis maniées par les innombrables esclaves qui travaillaient sous un soleil brûlant dans la vaste opération d'extraction du cuivre que l'on peut comparer aux gigantesques minières modernes, on est impressionné par le fait qu'on pourrait facilement décerner les lauriers au roi Salomon en tant que le Henry Kaiser ou le Henry Ford de son temps. Il faudra beaucoup de temps aux usines de Timnah, établies maintenant à l'une des extrémités de ces vieilles mines, pour obtenir avec leurs tracteurs, leurs camions et leurs bandes transporteuses une autre excavation aussi vaste que celle creusée de leurs mains nues par les esclaves de Salomon il y a plus de trois mille cinq cents ans. N'était mon optimisme inné, cette preuve de la futilité de l'effort humain me serait accablante.

Dès le premier jour, il en a toujours été ainsi: une constante fusion entre le présent et le passé lointain et confus. Nous prîmes notre premier repas au kibboutz Choval, îlot de verdure et de constructions modernes en bordure du Néguev sur la route de Béerchévah. Dans un wadi que longeait la route du kibboutz, des Bédouins vivaient sous des tentes en peau de chèvre comme il y a des siècles, sourds à la clameur de la mécanisation du kibboutz et au flot de véhicules sur la route à moins de 50 m de leurs tentes. Ensuite Béerchévah, grande cité moderne au milieu du Néguev, dont le nom signifie « les sept puits » parce qu'il y a cinq mille ans un Hébreu nommé Abraham a piqué ses tentes en cet endroit, creusé des puits et sept fois fait jaillir de l'eau.

De là, une route neuve et noire comme de l'ébène s'enfonce dans la mer Morte, merveilleuse autoroute pendant une demi-heure, après quoi elle se termine comme coupée par des ciseaux. Un peu plus loin, les descendants d'Abraham creusent aussi, mais d'une manière toute différente. Des grues géantes se dressent au-dessus d'un réseau d'habitations construites en plein désert. Ici, pas de tentes patriar-

cales, mais des immeubles modernes déjà flanqués de rangées de bâtiments à un étage entièrement occupés: c'est Arad, la nouvelle ville au cœur du désert. Partout des vestiges de cultures antiques ont survécu dans ces vastes étendues désertiques. Du haut des ruines restaurées du temple d'Avdat, forteresse qui surplombe des kilomètres de désert maintenant aride, on peut voir les grands puits et les citernes, et les versants coupés de terrasses où chaque goutte de la précieuse pluie était recueillie avec soin. Partout aussi des zones de cultures expérimentales de plantes et de fruits destinées à vaincre le désert.

Dès le crépuscule, le Néguev devient un lieu de méditation. Notre première nuit nous surprit sur la route de Sodome, et nous roulâmes le long des rivages de la mer Morte dans une obscurité sans lune, nos phares se reflétant dans l'eau et éclairant de temps en temps des escarpements menaçants créés par la faille géologique, lorsque toute la région s'affaissa profondément, provoquant la dépression qui est maintenant la mer Morte; 75 km de long, 16 km de large et plus de 400 m de profondeur, formidable fissure dans laquelle le Jourdain déverse 6 millions de tonnes d'eau, de l'eau douce, de l'eau qui peut éteindre la soif, irriguer la terre, de l'eau plus précieuse que l'or pour ce désert qui entoure la mer. Cette eau douce, précieuse – 6 millions de tonnes par jour – devient aussitôt l'eau écœurante et huileuse de la mer Morte qui présente une salinité de 23 à 25%. Les poissons qui sont entraînés dans cette mer meurent aussitôt et flottent jusqu'au rivage, où ils sont la proie des oiseaux. A cause de son caractère unique et de ses nombreuses associations bibliques, enfant, je connaissais la mer Morte mieux que la géographie de mon pays natal: 400 m au-dessous du niveau de la mer, la nappe d'eau la plus basse de la croûte terrestre, un niveau qui variait de 3 à 5 m en une saison par suite d'une évaporation quotidienne de plus de 1 cm, une densité qui soulève le nageur enfoncé jusqu'aux aisselles; tous ces détails appris à l'école me revinrent en mémoire à mesure que nous glissions le long de ses rivages dans la nuit tranquille. Nous étions tous fatigués après une longue journée de voyage dans le désert, nul n'avait envie de parler, le ronronnement du moteur était très apaisant. Je fermai les yeux et laissai libre cours à mon imagination. J'étais Loth, fuyant une vision qui me hantait, poussant ma femme réticente devant moi, nos bras chargés du peu que nous pouvions porter. La terre tremble sous mes pieds. Derrière moi, sur la plaine ébranlée par les secousses, les bûchers que sont devenues deux belles cités, et les cieux obscurcis par la fumée. Des oscillations plus violentes nous jettent sur les genoux, le grondement des murs qui s'effondrent nous assourdit. Ma femme hurle, elle est debout, telle une statue de marbre, qui contemple la catastrophe. Je lui touche la main; elle est froide, sans vie, telle une roche. Frappé d'horreur, je me dirige vers le

désert comme un automate, sans un regard en arrière, tandis que derrière moi les cités condamnées s'enfoncent lentement dans l'abîme qui s'ouvre sous elles et que les eaux bleues de la mer Salée s'élancent en avalanche pour les recouvrir de leur linceul...

J'étais David, jeune, maigre comme un lévrier, affamé, pourchassé, fuyant la colère du roi. Mon refuge à Ein-Guédi était une grotte cachée dans les escarpements rocheux d'un profond wadi. Je me reposais à l'ombre d'un arbre rabougri, au sommet d'un versant. A mes pieds, le bleu serein de la mer Salée reflétait les teintes changeantes des vapeurs qui s'élevaient de sa surface. J'étais en sécurité, mais j'étais seul, loin de Jonathan, de la cour, de la musique, des chants et des danses, de la pompe, de la puissance et de la gloire. Loin même du roi qui en voulait à ma vie.

J'étais une des cinq femmes blotties dans une grotte à Massada. C'était la fin. Les Romains approchaient de la forteresse, l'eau et les vivres étaient épuisés, l'endurance humaine à bout. Par une fissure de la paroi, je pouvais voir les survivants réunis, jurant de se donner la mort plutôt que de se rendre. Eliézer était tourné vers ses adeptes, prêt à donner l'ordre qui allait créer un monument impérissable de l'héroïsme juif. Nous, les cinq femmes dont les époux étaient tombés durant les années de ce terrible siège devions rester en vie afin de témoigner de cette ultime affirmation de la volonté d'un peuple d'être libre. La main levée, la silhouette d'Eliézer se détachait sur les reflets lumineux de la mer bleue qui s'étendait au pied de la forteresse. Plus près, le même soleil faisait étinceler les piques et les épées des soldats romains qui s'assemblaient dans la plaine, prêts à donner l'assaut. A l'intérieur de la forteresse, les femmes et les enfants s'agenouillaient devant leurs maris et leurs pères, qui tenaient l'arme à la main. La main d'Eliézer s'abattit... « Nous y voilà! » s'écria notre conducteur, et il s'engagea dans une route latérale qui grimpait en pente raide jusqu'au kibboutz Ein-Guédi.

Ein-Guédi est un jeune kibboutz de frontière, établi dans un coin retiré d'Israël, au confluent du Jourdain et de la mer Morte, parcelle de terre cultivée à mi-chemin sur la pente érodée jusqu'au pied de l'escarpement rocheux qui se dresse à perte de vue. A 50 m du kibboutz, au nord, la crête des rochers, c'est la Jordanie. A l'ombre de cette frontière ennemie, j'eus ma seule et unique expérience avec le sac de couchage. Bien qu'on eût mis à notre disposition une maison et deux lits pour la nuit, je décidai de dormir sur la pelouse. C'était une nuit de pleine lune. Je restai allongé pendant deux heures, plus éveillé que jamais, à écouter les moindres bruits de la nuit, mon imagination faisant de chaque bruissement un scorpion, de chaque ombre sur les rochers au-dessus de moi un infiltré qui rampait. Vers 1 heure du matin, j'abandonnai et me glissai dans la maison, alléguant piteusement que les fourmis avaient envahi

mon sac de couchage, et m'étendis avec soulagement sur le sol carrelé. Rien n'aurait pu me convaincre plus nettement de la tension que représente la vie dans un village de frontière. Mais les *havérim* ne semblent guère impressionnés, quoiqu'ils aient constamment l'œil sur les frontières hostiles. Dans un kibboutz de Galilée, un solide mur de béton a été érigé devant les fenêtres du réfectoire comme mesure de protection contre les tirs provenant des escarpements syriens à quelques centaines de mètres de là. Dans un autre kibboutz, un tunnel souterrain mène des quartiers de résidence au réfectoire pour la même raison. On a planté partout des arbres et de la verdure pour masquer les routes et les bâtiments. Les tracteurs sont blindés afin de mettre leurs conducteurs qui travaillent aux champs à l'abri des balles ennemies. On serait tenté de croire que ce genre de vie est apte à engendrer une certaine amertume. Bien au contraire. L'hospitalité, la joie de vivre et de travailler, la fierté de l'œuvre accomplie ne semblaient que plus grandes dans ces kibboutzim de frontières, comme si la présence de l'ennemi aux abords immédiats de leurs villages agissait comme catalyseur pour révéler ce qu'il y a de meilleur dans les hommes. Je me souviens d'une noce dans un kibboutz de Galilée qui avait plus d'une fois essuyé le feu ennemi. On célébrait sur la pelouse un quadruple mariage, style kibboutz, avec chants, danses, discours, sketches et cadeaux pour les couples. Des tables illuminées on pouvait voir une rangée de lumières le long des escarpements fortifiés des Syriens non loin de là. Lorsque j'eus laissé entendre qu'il était pour le moins téméraire d'offrir une telle cible à l'ennemi, un haver m'expliqua patiemment que ces lumières ennemies étaient là précisément pour créer un état d'esprit propre à rendre toute célébration et en fait toute aspiration à une vie normale impossibles. « Oubliez-les », me dit-il en levant son verre, et « Lehaïm! » (à votre santé!).

J'ai parlé d'hospitalité. Après une année au kibboutz Michmar Haemek, j'étais habitué à voir les familles céder leur maison aux visiteurs pour la nuit et partager le logement de leurs amis. Mais je découvris que ce genre d'hospitalité n'était pas limité au kibboutz seulement. A Eilath, qui, d'un petit village de pêcheurs il y a dix ans, est devenu une cité portuaire prospère à l'extrême sud de Néguev et a réussi à briser les dents du blocus arabe, à Eilath donc, où nous arrivâmes à 8 heures du soir après une longue journée dans le désert, fatigués, couverts de poussière, avec la perspective d'une nuit à passer sur la plage et de conserves pour tout repas, nous décidâmes d'aller frapper à la porte de la sœur d'un haver et de voir si l'on pouvait prendre une douche chez elle. Nous la trouvâmes au lit, car elle devait se lever à quatre heures du matin pour aller au travail. Une douche? Mais bien sûr! Et malgré nos protestations, plutôt faibles, je l'avoue, des lits supplémentaires furent installés et, tandis que nous prenions une douche, son mari alla

chercher de la bière fraîche, des petits pains, du fromage et tout ce que l'on pouvait souhaiter. Leur gracieuse hospitalité nous alla droit au cœur. Dieu sait si l'Israélien a sa part de défauts, mais le manque d'hospitalité envers l'étranger n'y figure pas.

En parlant de défauts, ce que je vais dire sur les habitudes des conducteurs israéliens ne passera pas la censure. Qu'est-ce qui peut bien transformer un brave gars nonchalant en un véritable casse-cou dès qu'il se trouve au volant d'une automobile? Foncer à toute allure sur les routes étroites, prendre les virages à gauche, doubler dans les côtes, provoquer la panique parmi les voyageurs qui descendent des autobus ne représente pour eux qu'un jeu d'enfant. Mais ne vous méprenez pas: ce fut un merveilleux voyage!

Problèmes économiques et syndicaux en France

De la situation politique française, nous dirons qu'elle reste caractérisée par un pouvoir présidentiel, d'un style autoritaire bien connu, qui s'appuie, il faut le dire, sur une adhésion du corps électoral confirmée par plusieurs référendums, mais qui n'en suscite pas moins un large mécontentement, lisons-nous dans le *Bulletin d'Information* de la CGTFO.

Cela signifie-t-il que toute liberté a disparu en France? Il serait hasardeux de l'affirmer quand on constate le déferlement des critiques, la prolifération des groupes d'opposition et l'activité des partis de la minorité ainsi que la campagne d'ores et déjà ouverte par Gaston Defferre en vue de l'élection du président de la République, prévue pour 1966.

La liberté d'expression subsiste, ce n'est pas douteux. Mais si la plupart des grands quotidiens de Paris et de province, sans être tous franchement dans l'opposition, ne sont pas pour autant plus favorables au pouvoir, il reste, et c'est extrêmement grave, que le gouvernement dispose pleinement de la radiodiffusion et de la télévision. Chacun connaît la puissance et l'influence de ces moyens modernes de propagande, dont l'accès est plus que limité pour tous ceux qui ne partagent pas la pensée officielle de la V^e République.

Quelle est cette pensée? De quels desseins se nourrit la V^e République et le général de Gaulle qui l'incarne?

Trop de choses ont été écrites à ce sujet pour que nous nous risquions à démêler le vrai du faux dans les buts qu'on lui prête. Aussi bien, nous contenterons-nous d'exprimer un avis sur les problèmes posés au mouvement syndical sans vouloir entrer plus avant dans l'exégèse de déclarations dont la presse mondiale se fait abondamment l'écho. Qu'il nous suffise donc, à travers quelques faits, de